

"Je suis en guerre contre la jet-set des experts"

Autor(en): **Richner, Beat / Luque, Jean-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Génération plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2009)**

Heft 4

PDF erstellt am: **17.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-832233>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Ma poésie est devenue
une réalité cruelle»



«Je suis en guerre contre la jet-set des experts»

Beat Richner a sauvé des centaines de milliers d'enfants. Les Cambodgiens le considèrent comme un bouddha. Il a raconté à Jean-A. Luque l'aventure de Kantha Bopha. Entre espoirs et colère.

Accompagné de son fidèle violoncelle et armé de sa seule détermination, Beat Richner fait des miracles. A 62 ans, ce Zurichois, pédiatre de formation, a accompli un travail titanesque dans un des pays les plus pauvres de la planète. Au Cambodge, terre exsangue, minée par le génocide Khmer rouge, ravagée par la misère et la corruption, le modeste médecin a sorti de terre Kantha Bopha et mis sur pied un système de santé efficace, moderne et surtout gratuit.

Si Beat Richner est l'architecte de cette création unique; le moteur et le carburant de ces soins hors pair, ce sont les donateurs: des petites gens, des modestes, des très riches ou des célèbres. Peu importe. Chacun peut contribuer à sauver des enfants et des mamans. Pour vous en convaincre, Beat Richner se livre ici sans secrets...

Kantha Bopha, c'est quoi exactement ?

Très concrètement, ce sont cinq hôpitaux pédiatriques et une maternité. Près de 1700 enfants hospitalisés quotidiennement, dont 80% d'entre eux n'auraient aucune chance de survie autrement.

Chaque jour, ce sont soixante opérations chirurgicales, 3000 consultations, 3000 vaccins, 50 accouchements dont la transmission du virus HIV de la mère à enfant a été évitée, grâce à des césariennes et des traitements antiviraux.

Sans Kantha Bopha, 80'000 enfants cambodgiens mourraient chaque année dans un terrible génocide passif.

Comment vous, pédiatre suisse, violoncelliste à vos heures, un peu clown, avez débarqué au Cambodge ?

Par hasard. En 1974, la Croix-Rouge suisse cherchait un volontaire pour aller travailler à l'hôpital Kantha Bopha de Phnom Penh. Je n'étais pas marié, n'avais pas d'enfant, ils se sont donc adressés à moi. Et puis, le 1er janvier 1975, les Khmers rouges sont passés à l'offensive. Mi-avril, la capitale était évacuée.

J'ai été le dernier à quitter l'hôpital; c'est moi qui ai fermé la porte. J'ai gardé la clef dans ma poche pendant deux ans. Je suis reparti travailler à Zurich, mais j'avais sans doute une forme de mauvaise conscience. Nous étions au courant que Pol Pot avait liqui-

dé toute l'élite cambodgienne. Sur 963 médecins exerçant en 1975, moins de cinquante ont survécu.

Et votre retour pour remettre en route Kantha Bopha ?

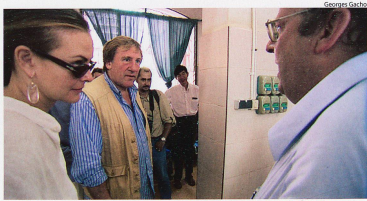
En 1991, lorsque les Accords de paix ont été signés, j'ai rencontré le roi Norodom Sihanouk qui m'a demandé de restaurer Kantha Bopha. J'ai hésité. Je ne connaissais que trop les dangers de la corruption.

La corruption, c'est la plus grave maladie pour les gens pauvres. Ce sont des mères qui meurent, parce qu'elles n'ont pas d'argent pour payer une avance à un médecin. Les frais médicaux sont la principale cause de ruine des paysans cambodgiens. En effet, 80% d'entre eux empruntent de l'argent, en gageant leur terrain quand ils doivent consulter un médecin.

J'en suis fier, à Kantha Bopha, tous les soins sont gratuits. Aucun patient ne paie. Et ils sont soignés avec des standards dignes de l'Europe ou des Etats-Unis. De plus, nous n'avons pas de corruption.

Quel est votre secret pour combattre cette corruption ?

C'est un combat et une surveillance de chaque instant. Cela



Beat Richner peut compter sur le soutien de Carole Bouquet et Gérard Depardieu.

passer bien sûr par des salaires décentes. Mes 180 médecins, par exemple, sont payés environ 1200 francs par mois, alors que dans un hôpital gouvernemental ils toucheraient moins de 50 francs. Quant aux infirmières, elles distribuent les rations de médicaments quotidiennement et très précisément, pour éviter les vols ou la revente par les patients eux-mêmes.

Vous préconisez une médecine haut de gamme dans vos hôpitaux. Ce qui vous vaut d'être en conflit avec l'Organisation mondiale de la santé (OMS).

Pour les gouvernements occidentaux et l'OMS, le niveau de soins doit correspondre à la réalité économique du pays. Au Cambodge, cela veut juste dire zéro. Si nous suivions leurs préceptes, nous n'aurions pas sauvé un seul des 22'000 enfants touchés lors de l'épidémie de dengue. Si nous n'avions pas les mêmes standards qu'au CHUV, Boston ou Paris, nous ne pourrions pas faire 150 transfusions sanguines par jour. Nous contaminerions quotidiennement 10 enfants avec le HIV et 25 autres avec l'hépatite.

Les résultats sont là. En 1983, le taux de mortalité était de 5,4% à Kantha Bopha. En 2009, dans notre hôpital de Siem Reap, ce taux est de 0,5%.

Vous ne tarissez pas d'exemples pour démontrer les inepties de l'OMS.

Selon l'OMS, il était hors de question de nous fournir un appareil de tomographie assisté par ordinateur. Trop sophistiqué.

Trop cher. Heureusement, grâce à un donateur, nous avons pu en acheter un. Avec cette machine, nous avons diagnostiqué la tuberculose sur 65% d'enfants et nous pouvons prévenir et soigner des destructions osseuses gravissimes. C'est le problème numéro un au Cambodge.

Les critères de l'OMS pour déterminer la tuberculose, c'est de trouver les germes dans un crachat. Mais un enfant est incapable de produire un crachat...

Mais ce n'est souvent qu'une question de moyens à disposition.

Oui. C'est pour cela que je suis en guerre contre la nomenclature, la jet-set des experts. Ces gens-là estiment correct de dépenser 400 francs par personne pour une nuit au Sofitel, alors que 30 mètres plus loin, chez nous, ils décrètent que les soins sont trop chers, trop sophistiqués. C'est le règne de l'absurdité. Chez nous, un enfant hospitalisé coûte en moyenne 265 francs pour un séjour de cinq jours et demi.

265 francs pour sauver une vie, ces experts estiment que c'est trop cher... C'est difficile de vivre cela tout le temps; à la longue on devient amer.

Comment faites-vous pour boucler votre budget ?

Le budget annuel est assuré à cinq pour cent par la Confédération et cinq pour cent par le Cambodge. Le reste, c'est-à-dire 22 millions de francs, il faut les chercher jour après jour. C'est un véritable cauchemar. Il faut lutter pour ces



Wolfdog Jenech

donations. C'est pour cela que je suis un mendiant... Et qu'il m'arrive d'être en colère contre l'hypocrisie des politiques.

L'aide au développement suisse a déjà dépensé 120 millions en évaluations. Ils ont conclu à trois reprises que Kantha Bopha avait le meilleur rapport coût efficacité sur cent pays. Pourquoi faut-il encore se battre pour aller chercher de l'argent à Berne ou dans les institutions onusiennes?

Aujourd'hui vous reprenez votre bâton de pèlerin.

Avec la crise, nous avons des soucis. C'est pour cette raison que nous relançons l'opération 20 francs. Si un million de personnes y participent, cela permettra le fonctionnement des hôpitaux pendant une année.

En 17 ans d'existence, nous avons investi une somme de 340 millions provenant des dons. 850 000 enfants ont pu être hospitalisés. Quel succès grâce à la solidarité des donateurs!

Quand vous vous retournez pour tirer le bilan de ces 17 dernières années, que ressentent-vous ?

Il me semble que j'y suis arrivé avant-hier. Mais j'ai aussi un peu le sentiment d'avoir «perdu» 17 ans de mon existence, comme si j'avais été enterré vivant. Ce n'est pas mon travail de médecin qui me pèse. Le cauchemar, c'est cette quête permanente de l'argent. Aujourd'hui, je suis obligé d'être matérialiste et de compter l'argent.

Ma poésie est devenue une réalité cruelle. Je dois faire très attention à ne pas devenir amer, mais je ne suis pas résigné. Je lutte toujours.

Vous regrettez la Suisse ?

Disons que je suis très seul au Cambodge et mon existence se résume à travailler. Je passe quatre jours à Siem Reap et trois à Phnom Penh. Tous les samedis, je joue du violoncelle pour les touristes.

Heureusement que je suis d'abord et avant tout un pédiatre. Chaque jour, je fais la visite des malades, je lis ou écoute tous les rapports, toutes les conférences. Ma priorité, c'est d'abord d'être un bon médecin sur le terrain.

On vous sent un peu déraciné, un peu désabusé...

Quelquefois, ce n'est pas fa-

cile. Je suis totalement désocialisé. Il m'arrive de me sentir seul, oublié. Il y a certes les confrères, les malades, mais j'ai parfois la nostalgie de l'Europe, de ses spectacles culturels, des amis. D'un autre côté quand je me trouve en Europe, je rentre souvent un jour avant au Cambodge, même si c'est chaque fois plus difficile d'y retourner.

Je suis emprisonné dans ma conscience. L'hôpital fonctionne sans moi, mais c'est par ma présence, par le biais de mon engagement que l'argent arrive. J'ai souvent de la frustration à cause de la politique, de la colère aussi. C'est pour cela que c'est important d'être ouvert à la notion de Grand Pardon. Sinon, on devient amer, paralysé.

Le Grand Pardon, c'est une notion très religieuse.

Je ne suis pas pratiquant ni lié à la religion. Les Cambodgiens disent de moi gentiment que je suis un bouddha ou un ange. Pour ma part, comme beaucoup de monde de ma génération, je ne crois pas aux Églises et autres institutions religieuses. J'ai un oncle professeur de théologie, avec qui j'allais

parfois en vacances. Une fois, on regardait les étoiles et il m'a dit: «Tu réalises combien peuvent être ridicules et insignifiantes les constructions théologiques.»

Il faut être modeste et croire en l'homme. En fait, les plus croyants sont sans doute ceux qui ne croient pas.

La pérennité de Kantha Bopha est-elle assurée ?

Il y a 16 ans, je me demandais ce que deviendrait Kantha Bopha sans moi. C'est pour cela que je cherche à tout prix des sources de revenus permanentes. Quelqu'un doit payer. Pour moi, ce sont les pays responsables de la guerre et du génocide cambodgien qui doivent prendre leurs responsabilités: les États-Unis, la Chine, la France, les anciens membres du Pacte de Varsovie...

Si aujourd'hui, je réussissais à assurer 200 millions pour Kantha Bopha, le budget des dix prochaines années, je pourrais imaginer de me retirer petit à petit et de rentrer. J'essaierais alors de faire la même chose en Afrique pour démontrer que le système mis en place au Cambodge est pérenne et efficace partout.

Offre spéciale



Vous voulez voir, entendre, vivre l'expérience de Beat Richner, alors ne manquez pas le coffret DVD «15 ans de Kantha Bopha» en page 80.